



**HAL**  
open science

# LANGUES ÉTRANGÈRES, RÉALITÉS ÉTRANGÈRES : PAYSAGES, ESPACE ET RENOUVELLEMENT DANS L'ESPAGNE DU XVI<sup>e</sup> SIÈCLE

Fernando Copello

► **To cite this version:**

Fernando Copello. LANGUES ÉTRANGÈRES, RÉALITÉS ÉTRANGÈRES : PAYSAGES, ESPACE ET RENOUVELLEMENT DANS L'ESPAGNE DU XVI<sup>e</sup> SIÈCLE. Patrizia Gasparini, Danielle Morali, Roseline Théron et Hélène Vacher. La Renaissance en Europe dans sa diversité, 2, Université de Nancy II, 2015, Les savoirs, les savoir-faire et leurs transmissions. hal-02004583

**HAL Id: hal-02004583**

**<https://hal.science/hal-02004583>**

Submitted on 1 Feb 2019

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

# LANGUES ÉTRANGÈRES, RÉALITÉS ÉTRANGÈRES : PAYSAGES, ESPACE ET RENOUVELLEMENT DANS L'ESPAGNE DU XVI<sup>e</sup> SIÈCLE

Fernando COPELLO  
Université du Maine – Le Mans

Dans son livre intitulé *Les quatre parties du monde*, Serge Gruzinski nous dit que : « À la Renaissance, des hommes et des femmes circulent par dizaines de milliers entre les quatre parties du monde. Ce sont les premiers acteurs de cette mobilisation généralisée »<sup>1</sup>. Michel Jeanneret, d'autre part, évoque ce XVI<sup>e</sup> siècle comme une période emportée par le changement, passionnée de genèses et de métamorphoses, dans laquelle on accepte, en quelque sorte, un état provisoire de la réalité<sup>2</sup>. Les souverains étaient souvent en déplacement, comme nous le fait remarquer John Hale : la Cour de Charles Quint était presque constamment itinérante, François I<sup>er</sup> ne tenait pas en place, Élisabeth I<sup>re</sup> voyageait pour économiser ses deniers et se faisait héberger par ses partisans<sup>3</sup>. Un nouveau sentiment d'instabilité était le propre du monde, de ce monde élargi aux Indes et aux océans, une instabilité présente surtout dans une autre perception de l'espace, qui était changeant et incertain. Tout cela ne pouvait que stimuler l'idée de curiosité, la *mala curiositas* et la *bona curiositas*, toutes deux mélangées, ouvertes, ambivalentes<sup>4</sup>. Cette *curiositas* est objectivée dans un espace particulier, le cabinet des curiosités, de plus en plus présent à partir du milieu du XVI<sup>e</sup> siècle<sup>5</sup>. Ces cabinets, espaces clos, comme le sont les jardins (le jardin n'est qu'une variante du cabinet de curiosités), permettent l'observation d'objets venant d'ailleurs. Il y a donc dans ces espaces de la collection un jeu curieux entre la clôture et l'ouverture, un ensemble de forces opposées tout à fait caractéristiques de la Renaissance.

Parmi ceux qui circulent à l'aise dans cette géographie renouvelée il y a les marchands, parfois sans bouger car la circulation, le mouvement peuvent être virtuels. On trouve à leur service des agents capables de transformer le potentiel en réel. Ces négociants se

---

<sup>1</sup> Serge Gruzinski, *Les quatre parties du monde. Histoire d'une mondialisation* [2004], Paris, Éditions de la Martinière/Points, 2006, p. 46.

<sup>2</sup> Michel Jeanneret, *Perpetuum mobile. Métamorphoses des corps et des œuvres de Vinci à Montaigne*, Paris, Macula, 1997, p. 5.

<sup>3</sup> John Hale, *La civilisation de l'Europe à la Renaissance* [1993], Paris, Tempus, 2009, p. 84.

<sup>4</sup> Voir Jean-Claude Margolin, « Une curiosité universelle : réflexions sur l'idée de curiosité à la Renaissance », in *Humanistica per Cesare Vasoli*, a cura di Fabrizio Meroi et Elisabetta Scaparone, Firenze, Leo S. Olschki Editore, 2004, pp. 231-262.

<sup>5</sup> Voir *Ibid.*, p. 233. Pour ce qui est de l'évolution de cette mode, voir Antoine Schnapper, *Le géant, la licorne et la tulipe. Les cabinets de curiosités en France au XVII<sup>e</sup> siècle* [1988], Paris, Champs Arts/Flammarion, 2012.

trouvent majoritairement à Anvers, plaque tournante du commerce mondial au XVI<sup>e</sup> siècle, ville espagnole, comme Séville, port vers l'ailleurs.

La réalité territoriale espagnole est ainsi, à mon avis, un lieu privilégié pour se poser quelques questions concernant ce monde mobile en pleine mutation. Je ne vais m'intéresser aujourd'hui qu'à deux détails liés à l'ouverture de l'espace universel : l'apprentissage des langues vivantes étrangères, d'abord, l'intérêt pour les plantes exotiques, par la suite. Je n'aborderai ces deux aspects que d'une manière extrêmement fragmentaire et incomplète.

La langue crée un espace, lui accorde une forme, cela ne fait aucun doute. John Hale cite Montaigne qui, évoquant son arrivée en Italie, nous dit : « nous étions entrés en langage italien »<sup>6</sup>. Les limites d'une langue parlée constituent, constituaient une frontière. Or, pour traverser ces frontières, il fallait connaître la langue de l'autre. Certes, on pouvait se servir du latin, cette langue universelle, mais le latin était surtout une langue écrite qui permettait aux érudits de transporter un savoir ; dans des situations pratiques le latin était de moins en moins présent<sup>7</sup>. L'homme du XVI<sup>e</sup> siècle s'intéresse de plus en plus aux langues vivantes étrangères, passeport essentiel pour ceux qui souhaitent circuler, échanger. Une valorisation, même esthétique, des langues vernaculaires accompagnait ce besoin de communication, et l'humaniste Érasme s'exprimait ainsi :

Il n'est point de langue si barbare qu'elle n'ait son élégance et sa force particulière, si on la cultive. Ceux qui savent l'italien, l'espagnol, le français, affirment unanimement qu'il y a dans ces langues, si corrompues soient-elles, une grâce à laquelle le latin ne peut prétendre. On assure la même chose de la langue anglaise, bien qu'elle soit composite, et de la langue saxonne<sup>8</sup>.

Tout cela va stimuler l'apprentissage des langues étrangères. Il y aura aussi, par ailleurs, un courant parallèle qui fait de la Renaissance la première grande époque de la traduction, non seulement des langues anciennes, mais aussi des langues modernes<sup>9</sup>. Nous voyons là cette possibilité d'aller vers l'autre, ce besoin de franchir une distance culturelle ou une distance tout court. Le phénomène est universel : les langues européennes se

---

<sup>6</sup> J. Hale, *Op.cit.*, p. 34.

<sup>7</sup> Sur ces aspects voir *Ibid.*, pp. 149-192. Il s'agit du chapitre intitulé « Échanges ». Hale se fait l'écho de nombreuses études.

<sup>8</sup> Ces lignes appartiennent à l'*Ecclesiastes*. Cité par Marcel Bataillon, *Érasme et l'Espagne. Recherches sur l'histoire spirituelle du XVI<sup>e</sup> siècle* [1937], Genève, Droz, 1998, p. 736.

<sup>9</sup> Voir J. Hale, *Op. cit.*, pp. 302-304.

mondialisent<sup>10</sup>, parcourent les continents. Les situations de métissage linguistique sont courantes, ce qui montre l'ouverture extrême de la période.

C'est dans ce contexte que j'aimerais m'intéresser à l'espagnol comme langue universelle. On a souvent évoqué l'importance du castillan au XVII<sup>e</sup> siècle, surtout en France. Une étude pionnière d'Alfred Morel-Fatio a été le point de départ de plusieurs travaux, dont le très récent *Les langues étrangères en Europe* dirigé par Marc Zuili et Susan Baddeley (2012), qui montre l'actualité féconde de cette question. Par ailleurs, des spécialistes comme Sabina Collet-Sedola et Marie-Hélène Maux-Piovano ont fait connaître des textes didactiques extrêmement riches<sup>11</sup>. Je ne vais pas aborder aujourd'hui ce XVII<sup>e</sup> siècle foisonnant, qui voit naître une mode de l'espagnol associée aux mariages inter-dynastiques entre les couronnes de France et d'Espagne. Cet espagnol courtisan appartient à un autre univers. Je me propose plutôt de me pencher sur ce castillan qui se développe au XVI<sup>e</sup> siècle comme langue de communication ; un castillan, disons-le, véhiculaire, propre aux échanges plus qu'aux élégances. Il s'agit d'une langue qui sert à la circulation des individus, qui permet de traverser des frontières, qui rend possible aussi la circulation des objets, la vente, l'achat, le transport... Ce castillan, qui devient maintenant espagnol, comme l'a bien expliqué Amado Alonso vers 1943, évolue en langue internationale car au XVI<sup>e</sup> siècle il s'agit de la langue de l'empire de Charles Quint, langue que l'on pratique en Flandres, à Naples, en Amérique...<sup>12</sup>. Or, le point de départ de cette diffusion de l'espagnol comme langue internationale se situe à Anvers et à Louvain, lieux de publication de vocabulaires polyglottes destinés à un public très spécifique. Caroline Bourland nous a laissé une étude approfondie sur l'un de ces lexiques, le

---

<sup>10</sup> Voir à ce propos S. Gruzinski, *Op. cit.*, pp. 65, 67, 91-95.

<sup>11</sup> Citons, parmi ces multiples études ; Alfred Morel-Fatio, *Ambrosio de Salazar et l'étude de l'espagnol en France sous Louis XIII*, Paris-Toulouse, Picard-Privat, 1900 ; Sabina Collet-Sedola, « L'étude de l'espagnol en France à l'époque d'Anne d'Autriche », in *L'Âge d'or de l'influence espagnole. La France et l'Espagne à l'époque d'Anne d'Autriche, 1615-1666* (dir. C. Mazouer), Mont-de-Marsan, Éditions interuniversitaires, 1991, pp. 39-51 ; Marie-Hélène Maux-Piovano, « Contenu linguistique et éléments pragmatiques dans les grammaires espagnoles destinées aux Français dans la première moitié du XVII<sup>e</sup> siècle », in *La transmission du savoir dans l'Europe des XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles*, Textes réunis par Marie Roig Miranda, Avant-propos de Francine Wild, Paris, Honoré Champion, 2000, pp. 183-198 ; *Les langues étrangères en Europe. Apprentissages et pratiques (1450-1700)* (dir. Marc Zuili et Susan Baddeley), Paris, PUPS, 2012, avec une bibliographie très riche ; le très récent article d'Aurore Schoenecker, « Enseigner et apprendre l'espagnol en France au XVII<sup>e</sup> siècle : modélisation du matériau didactico-linguistique par les pratiques sociales et pédagogiques », in *Maîtres et élèves de la Renaissance aux Lumières*, Journée organisée par Thibault Catel, Céline Fourniel et Adrienne Petit, Paris, Université de Paris Sorbonne, 2012, consulté le 20 avril 2013. Pour ma part, j'ai aussi écrit quelques textes sur la question, dont le plus récent « Autobiografía, intimismo y publicidad en la periferia de un libro de Ambrosio de Salazar : *Espejo general de la gramática en diálogos ...* (Rouen, 1614) », in *Paratextos en la literatura española. Siglos XV-XVIII*, Estudios reunidos por María Soledad Arredondo, Pierre Civil y Michel Moner, Madrid, Casa de Velázquez, 2009, pp. 447-467.

<sup>12</sup> Voir Amado Alonso, *Castellano, español, idioma nacional* [1943], Buenos Aires, Losada, 1979, pp. 36-41.

*Vocabulaire* de Noël de Berlaimont<sup>13</sup>. Ce Noël de Berlaimont était un enseignant à Anvers mort en 1531 ; il a été l'auteur de deux ouvrages : un livre de conjugaisons et ce *Vocabulaire* accompagné de dialogues en français et en flamand<sup>14</sup>. Si la notion de mobilité devait être attribuée au livre non seulement en tant qu'objet qui voyage mais aussi en tant que chose soumise à d'infinies transformations, le *Vocabulaire* de Berlaimont constituerait l'exemple le plus accompli. En effet, ce livre de 84 pages au départ, qui sera édité plus de cent fois tout au long des XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles, devient un livre de 448 pages<sup>15</sup>. Les trois dialogues inclus dans la version initiale se multiplient ; de deux langues nous passons à huit langues. Cet ouvrage constitue un véritable phénomène d'édition. Même si ces publications ont lieu à des endroits divers, la production de ce type de livres reste une spécialité anversoise<sup>16</sup>. Suite aux premières versions bilingues, le *Vocabulaire* intègre déjà en 1551, dans une édition de Louvain, deux autres langues : le latin et l'espagnol. L'espagnol est donc la troisième langue vivante incorporée, à la suite du français et du flamand. Le livre devient aussi un ouvrage collectif puisque d'autres auteurs viendront rajouter les différentes versions, qui seront aussi modifiées par la suite.

Je ne vais évoquer aujourd'hui que cette édition de Louvain de 1551, dont on garde un seul exemplaire à la Bibliothèque Mazarine de Paris : *Vocabulaer in vier spraken [...] Vocabulario de quatro linguas, Tudesco, Francés, Latino y Español, muy provechoso para los que quisieren aprender estas linguas*, A Louvain, Par Bartholomy de Grave, Imprimeur iuré, l'an de grace, MDLI<sup>17</sup>. Un texte préliminaire explique l'intérêt d'apprendre ces langues dont on pourra se servir à la Cour, à l'Université de Louvain, « là ou sont toutes nations de gens, et en Anvers marchans de tous pays ». On nous explique que « ces quatre Langues, Flamengue, Françoisse, Latine et Espaignolle [...] sont les plus nécessaires ». Par ailleurs, on nous dit que la langue castillane « est translaté[e] par deux hommes sçavants et en leur langue maternelle treseloquents ». Le castillan est la langue « la plus excellente de toute Espagne » (fol. II r<sup>o</sup> s/f). La structure du livre est la suivante : on y trouve trois dialogues, une partie

---

<sup>13</sup> Caroline B. Bourland, « *The Spanish Schoole-Master* and the poliglot derivatives of Noel de Berlaimont's *Vocabulare* », *Revue Hispanique*, LXXXI, 1933, pp. 283-319. Voir aussi Monique da Silva et Sylviane Lazard, « Le dialogue itinérant ou enseigner la langue aux voyageurs : une méthode didactique des XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles, les *Colloquia*, issus du *Vocabulaire* de Noël de Berlaimont », in *Les langues romanes en dialogue(s)* (dir. Maria Helena Araujo Carreira), Saint-Denis, Université de Paris 8, 2001, pp. 17-71.

<sup>14</sup> C.B. Bourland, art.cit., p. 291.

<sup>15</sup> *Ibid.*, p. 300.

<sup>16</sup> Sur ces aspects voir Jacqueline Ferreras, « La question des langues dans l'Espagne du XVI<sup>e</sup> siècle », in *Les langues étrangères en Europe...*, pp. 157-180 : pp. 162-164 ainsi que l'annexe 1.

<sup>17</sup> Paris, Bibliothèque Mazarine : Rés. 10149.

consacrée à la rédaction de lettres, contrats, etc., puis un lexique par ordre alphabétique. Pour finir le volume inclut également des prières.

Ce qui me semble intéressant dans cette méthode est qu'elle ne vise pas à donner une identité locale, nationale aux personnages présents dans les dialogues. Nous ne sommes pas encore devant une méthode d'apprentissage qui transmet en même temps une langue et une culture, comme ce sera le cas dans les livres plus spécifiques d'apprentissage de l'espagnol dès la fin du XVI<sup>e</sup> siècle. J'ai pu étudier il y a quelques années la représentation de la notion de famille dans ces méthodes de langues et j'ai pu constater une évolution entre le XVI<sup>e</sup> et le XVII<sup>e</sup> siècle, une adaptation aussi à l'image que l'homme espagnol veut donner de lui-même dans ces livres dont l'importance n'est pas à négliger, car ils véhiculent une représentation nationale<sup>18</sup>.

Mais dans cette atmosphère flamande liée à une vie internationale, les langues sont porteuses d'autres valeurs. Nous sommes plutôt dans une mentalité globalisée. Cela est tout à fait clair dans les dialogues II et III consacrés aux manières de vendre et d'acheter dans l'un, aux problèmes liés aux dettes dans l'autre. Ce qui est certain, malgré une argumentation plus générale dans les pages préliminaires, est que les destinataires privilégiés de ce traité sont les marchands. Le message semble pourtant plus nuancé dans le premier dialogue.

Ce premier dialogue est présenté comme celui qui évoque la langue de tous les jours (fol. III, s/f). Il porte le titre suivant dans sa version espagnole : « Combite de diez personas, de Hermes, de Juan, de María, de David, de Pedro, de Francisco, de Rogiero, de Anna, de Henrrico y de Lucas (fol. IV, r<sup>o</sup>). On évoque un dîner informel dans une famille qu'on peut considérer comme « bourgeoise ». Outre la mention des aliments, formules de courtoisie et activités diverses au foyer, on parle de la paix comme quelque chose de nécessaire et de souhaitable (fol. XXII, r<sup>o</sup>). Cette référence à la paix montre l'attachement à un monde qui permet la libre circulation des personnes et des objets. Un autre détail me touche : le dialogue commence par un échange entre deux personnages dont l'un s'appelle Hermès. Or, Hermès est le nom grec du dieu Mercure, patron des marchands. Mercure était une figure associée à la

---

<sup>18</sup> Voir F. Copello, « Cuestiones de familia en los libros de enseñanza del español para extranjeros en los siglos XVI y XVII », in *Famille et éducation en Espagne et en Amérique Latine* (dir. Jean-Louis Guereña), Tours, Publications de l'Université François Rabelais, 2002, pp. 259-271.

ville d'Anvers, ville des marchands et du commerce<sup>19</sup>. Ce premier dialogue porte donc aussi en quelque sorte les marques d'une langue liée aux activités marchandes, aux échanges, à la circulation. L'espagnol, comme le flamand et le français, participe de ce même élan vers une mobilisation généralisée, étrangère aux particularités nationales, langue véhiculaire plutôt qu'identitaire, preuve parlante de cette ouverture des temps nouveaux.

Les langues constituent l'une des manières d'aller vers l'autre et de faire preuve de curiosité. Mais le XVI<sup>e</sup> siècle a à portée de main d'autres réalités qui stimulent et qui intriguent. La toute récente science botanique s'en fera l'écho.

La découverte de l'Amérique a sans doute créé de façon simultanée un sentiment d'instabilité et d'étonnement. Cette étendue élargie, faite de mers et de territoires, devient palpable pour ceux qui regardent de loin la réalité nouvelle, par l'intermédiaire de produits exotiques qui prouvent l'étrange vérité. Ces produits sont surtout les objets que la nature américaine offre aux visiteurs : les plantes, les animaux...

Dans cette autre ville européenne où la vie et le dynamisme bouillonnent, Séville, un médecin, Nicolás Monardes, né vers 1508, s'intéresse aux plantes américaines. Il ne quittera jamais la ville du Guadalquivir, mais se servira d'une technique tout à fait moderne pour se tenir à la page et savoir ce qui se passe dans l'autre monde : l'échange épistolaire avec ceux qui sont là-bas, le dialogue avec ceux qui viennent d'arriver sur le port ou qui travaillent à la Casa de Contratación, la visite des marchés qui offrent de nouveaux produits<sup>20</sup>. Cette démarche est liée à son métier : pouvoir se servir de plantes américaines pour soigner ses patients. Cela aboutit aussi à la rédaction d'un livre, dont les trois parties ont été publiées entre 1565 et 1574 : *Historia medicinal de las cosas que se traen de nuestras Indias Occidentales, que sirven en medicina*. Ce livre a été édité dix-neuf fois pendant la vie de l'auteur, traduit en latin, italien, anglais, français et allemand<sup>21</sup>. Nicolás Monardes, par ailleurs, avait un jardin dans lequel il cultivait ces espèces exotiques dont il se servait. Tout cela montre une circulation intéressante de textes, de savoirs et de produits vivants : graines, racines, boutures qui s'installent ailleurs et modifient la flore.

---

<sup>19</sup> Voir J. Hale, *Op. cit.*, pp. 385-386.

<sup>20</sup> Voir Daniela Bleichmar, « Books, Bodies and Fields. Sixteenth-Century Transatlantic Encounters with New World. *Materia Medica* », in *Colonial botany. Science, Commerce and Politics in the Early Modern World* (dir. Londa Schiebinger et Claudia Swan), Philadelphia, University of Pennsylvania Press, 2007, pp. 83-99. Voir aussi S. Gruzinski, *Op. cit.*, pp. 74-75.

<sup>21</sup> *Ibid.*, p. 85 et p. 297 note 3.

Encore un autre cas intéressant : celui de Francisco Hernández, né en 1515, envoyé en Amérique par Philippe II pour étudier entre autres les plantes médicinales américaines. Hernández écrira un traité qui ne sera publié qu'en 1615 de manière incomplète au Mexique, puis à Rome en 1651<sup>22</sup>. Malgré cette diffusion tardive, les informations recueillies par Hernández voyagent de manières diverses. Citons le cas du danois Ole Worm qui évoque la pensée de Hernández à travers sa correspondance dans la première moitié du XVII<sup>e</sup> siècle<sup>23</sup>.

Ces différents auteurs ne s'intéressent aux plantes américaines, finalement, que dans un but scientifique. Cela a, sans doute, une très grande importance, mais s'éloigne un peu de nos propos d'aujourd'hui. Ce qui m'intéresse est plutôt de voir cet incroyable mouvement, cette circulation d'idées faites de paroles servant à construire un ordre nouveau, un monde nouveau.

Dans un autre registre, un autre espagnol, Gregorio de los Ríos, va s'intéresser aux plantes américaines. C'est lui qui écrit en Europe ce que l'on peut considérer comme le premier traité de jardinage, *Agricultura de jardines*, dont l'édition originale date de 1592<sup>24</sup>. Ce catalogue d'environ deux cents espèces ne tient pas compte de l'intérêt médicinal des plantes. Catherine Chomarat-Ruiz fait une belle synthèse de la finalité de l'auteur : « Les végétaux décrits sont choisis en raison de leur couleur, de la texture de leur feuillage et du parfum qu'ils diffusent »<sup>25</sup>. Nous sommes là devant une démarche particulière : Gregorio de los Ríos pense la nature en termes esthétiques, au moment même où le *bodegón* et le paysage entrent de plain-pied dans la peinture. Or, parmi les végétaux décrits, le jardinier s'intéresse à seize plantes venant des Indes. Entre autres, je ne citerai que les *campanillas azules turquesadas* (ipoméée) et le *clavel de Indias* (œillet d'Inde)<sup>26</sup>. L'auteur conseille aux

---

<sup>22</sup> Voir les travaux de Rafael Chabrán, dont « Dr. Francisco Hernández and Denmark : The Presence of *The Mexican Treasury* in the Work of Ole Worm. An introduction », *The Colorado Review of Hispanic Studies*, VII, 2009, pp. 169-183 ; pp. 176-179. Cette étude s'intéresse surtout à la diffusion des idées de Hernández en Europe.

<sup>23</sup> *Ibid.*, pp. 175-176.

<sup>24</sup> On trouve une édition moderne du traité de G. de los Ríos accompagnée de plusieurs études : *A propósito de la « Agricultura de jardines » de Gregorio de los Ríos* (dir. Joaquín Fernández Pérez et Ignacio González Tascón), Madrid, Real Jardín Botánico/CSIC, 1991 ; une traduction française existe depuis peu : G. de los Ríos, *Agriculture des jardins*, traduit de l'espagnol par Catherine Chomarat-Ruiz, Paris-Tel Aviv, Éditions de l'éclat, 2007. Voir aussi mon travail « Milieu naturel et jardin à l'époque de Philippe II : à propos de l'*Agricultura de jardines* de Gregorio de los Ríos (1592) », in *Milieu naturel en Espagne et en Italie. Savoirs et représentations. XV<sup>e</sup>-XVII<sup>e</sup> siècles* (dir. Nathalie Peyrebonne et Pauline Renoux-Caron), Paris, Presses de la Sorbonne Nouvelle, 2011, pp. 105-120.

<sup>25</sup> C. Chomarat-Ruiz, « Préface » à G. de los Ríos, *Agriculture des jardins...*, p. 13

<sup>26</sup> G. de los Ríos, *Agricultura de jardines...*, fol. 249 v<sup>o</sup>.



propriétaires des jardins d'intégrer ces espèces venant d'Amérique dans leurs plantations<sup>27</sup> ; autrement dit, cet espace naturel maîtrisé qu'est le jardin doit devenir un espace métissé dans lequel le monde global est représenté. Cela n'est que le début de ce qu'on peut considérer comme un renouvellement de l'espace et des territoires, là où des êtres vivants venant de partout vont s'acclimater et s'installer.

Mais revenons, pour terminer, au problème des langues. Ces nouvelles réalités doivent être nommées. Le cas du vocabulaire botanique est tout à fait parlant car il faut fixer ces dénominations végétales, leur donner une cohérence. Cela va créer de nouvelles circulations et des échanges entre les langues vivantes d'Europe et d'ailleurs. Ainsi, dans cette mobilisation généralisée, dans cette renaissance, nous verrons jaillir des rivalités lexicales, des triomphes et des échecs, là où les conversations évoqueront le maïs ou le *trigo de Indias* (blé des Indes), la *giganta* (fleur géante) ou le *girasol* (tournesol)<sup>28</sup>. Tout cela renvoie à ce qui me semble être l'obsession la plus riche, la plus constante et la plus productive du XVI<sup>e</sup> siècle : la traduction vue comme une attitude vitale.

---

<sup>27</sup> « ...otros muchos árboles van viniendo cada día de las Indias, y de otras muchas partes [...] procuren probarlos y ver lo que requieren porque no se pierdan... », *Ibid.*, fol. 253 v°. Hugh Honour montre que ces plantes exotiques font déjà partie des jardins européens au XVII<sup>e</sup> siècle, la transformation du monde a déjà eu lieu : *The New Golden Land. European Images of America from the Discoveries to the Present Time*, New York, Pantheon Books, 1975, pp. 47-48. Gregorio de los Ríos, en Espagne, avait été un précurseur.

<sup>28</sup> Sur ces aspects voir la riche étude de Juan Antonio Frago Gracia, « El americanismo léxico en la *Agricultura de jardines* (1592) », *Boletín de la Real Academia Española*, Tomo LXXXIII, Cuaderno CCLXXXVII, enero-junio de 2003, pp. 37-49. S. Gruzinski évoque ce phénomène des langues qui se mêlent et se métissent : *Op. cit.*, pp. 165-166.